

A. G. Haudricourt & P. Dibia, *Les Pieds sur terre*

Jean-Pierre Digard

Citer ce document / Cite this document :

Digard Jean-Pierre. A. G. Haudricourt & P. Dibia, *Les Pieds sur terre*. In: L'Homme, 1988, tome 28 n°108. Les Animaux : domestication et représentation. pp. 162-163;

https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1988_num_28_108_369056

Fichier pdf généré le 10/05/2018

Comptes rendus

ANDRÉ GEORGES HAUDRICOURT & Pascal DIBIE, *Les Pieds sur terre*. Paris, Éd. A.-M. Métailié, 1987, 196 p., bibl., ill., cartes (« Traversées »).

1987, année Haudricourt ? Un tir groupé de deux rééditions (*L'Homme et la charrue*, Lyon, La Manufacture ; *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, A.-M. Métailié), d'une émission de télévision et de plusieurs articles de presse indique en tout cas un intérêt soudain — et qui, pour la première fois, déborde largement le cercle limité des spécialistes — pour cette grande et étonnante figure de l'ethnologie française qu'est André Georges Haudricourt.

Bien qu'il ne soit, dit-on, jamais trop tard pour bien faire, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi cet intérêt survient aujourd'hui, plutôt qu'il y a dix ou quinze ans. Qui, en effet, n'a-t-il jamais laissé perplexe, ce génial touche-à-tout, s'intéressant « aux phonèmes des langues d'Océanie aussi bien qu'à l'origine de la manivelle ou à la scatophagie de certains animaux domestiques » (p. 8), connu des linguistes pour des raisons que la plupart des ethnologues ignorent, et inversement ? Venant grossir le nombre des marques d'intérêt évoquées plus haut, *Les Pieds sur terre* satisfait donc opportunément une saine et légitime curiosité. Cette autobiographie d'Haudricourt (qui parle par la plume de Pascal Dibie) nous renseigne par le menu sur sa carrière — de l'Institut de Phytotechnie de Leningrad au CNRS en passant par l'École française d'Extrême-Orient, le Muséum et l'EPHE —, sur son itinéraire intellectuel — d'empiriste, mais non toujours de « matérialiste » (voir, pp. 58-60, sa « défense et illustration de la magie »), acharné à tout comprendre —, sur son extraordinaire personnalité d'iconoclaste et, comme il se qualifie lui-même, de « philistin », carrière, itinéraire et personnalité qu'illustrent dessins et photographies, extraits de correspondances et de notes inédits (dont certains sont savoureux, telle, p. 16, cette étonnante page de notes de cours prises en transcription phonétique). On saisit mieux, à la lecture de ce livre, la genèse, les dimensions et l'unité profonde de l'œuvre, en apparence multiforme (ethnobotanique, technologie, linguistique) d'Haudricourt (l'ouvrage s'achève par une très utile bibliographie de ses travaux, classée par thèmes et par aires culturelles).

Mais *Les Pieds sur terre* constitue aussi un précieux document d'histoire, truffé d'anecdotes et de témoignages, qui éclaire toute une époque de l'ethnologie française, celle où les maîtres contemporains (ou disparus depuis peu) étaient encore de jeunes chercheurs. Époque féconde et riche en contrastes. Bien sûr, comme tous les pionniers, Haudricourt s'est souvent heurté à des résistances et à des incompréhensions, notamment de la part des disciplines déjà solidement établies comme l'orientalisme, auquel il dut se frotter en débarquant à Hanoi. Exemple est à cet égard la réaction (p. 82) d'un directeur de l'EFEO, qui ne voyait dans la linguistique que « la méthode la plus récente et la plus systématique pour se dispenser d'apprendre les langues » ! En revanche, Haudricourt a bénéficié à ses débuts — il s'en étonne d'ailleurs encore ! — de facilités qui n'ont plus guère cours

aujourd'hui, notamment la disponibilité et la confiance d'un Mauss, maître d'une discipline encore balbutiante et à qui les risques étaient encore permis. Quelles chances de faire surface aurait, à notre époque d'élitisme et de compétitivité, où l'ethnologie a pignon sur rue et où l'on n'est rien ou presque à moins d'être normalien, ce fils d'agriculteurs, sorti bon dernier d'Agro, ethnologue et linguiste autodidacte, incapable de se couler dans le moindre moule imposé ? On sait maintenant ce que l'ethnologie lui doit. S'est-on interrogé sur le manque à gagner que risque d'entraîner pour celle-ci la sélectivité actuelle, à la fois trop précoce, trop stricte et trop formelle ?

Voilà donc un livre attachant et stimulant, et qui se lirait comme un roman si — et c'est mon seul regret — l'attention n'était pas à chaque instant distraite du fait d'un nombre impressionnant de coquilles (un erratum est joint mais n'enlève rien à cet inconvénient). Quitte à faire, l'éditeur aurait pu mieux faire...

Jean-Pierre Digard
CNRS (ER 252), Ivry

*

André Georges HAUDRICOURT & Louis HÉDIN, *L'Homme et les plantes cultivées*. Préface de Michel Chauvet. (Publié avec le concours du Centre national des Lettres.) Paris, Éd. A.-M. Métailié, 1987, 181 p., bibl., index, fig., cartes (« Traversées »)

La réédition du premier-né d'Haudricourt est un événement qui mérite d'être salué. Rédigé par Louis Hédin à partir de matériaux recueillis et élaborés par Haudricourt (notamment lors de son séjour à l'Institut de Botanique appliquée de Leningrad), et paru en 1943, *L'Homme et les plantes cultivées* est en effet l'un des grands classiques de l'ethnobotanique, qui a consacré l'entrée de l'histoire des végétaux dans l'histoire des hommes et dans les sciences de l'homme (alors que la démarche inverse est, hélas, encore loin d'avoir droit de cité dans les sciences de la nature).

Quarante ans après, le livre garde tout son intérêt, même si les marques de son âge apparaissent, par endroits, très voyantes (je pense en particulier, bien qu'Haudricourt s'en explique dans une note p. 13, à l'emploi excessif et abusif de la notion de race humaine : « agriculture de race blanche », « dolichocéphales méditerranéens », etc.). L'ouvrage a, par ailleurs (dans le cadre du séminaire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, sous la direction d'Haudricourt, en 1981-1982), fait l'objet d'un important travail de remise à jour (bibliographique surtout, avec une bibliographie complémentaire établie par Michel Chauvet) qui ajoute encore à son intérêt.

Jean-Pierre Digard
ER 252 du CNRS, Paris